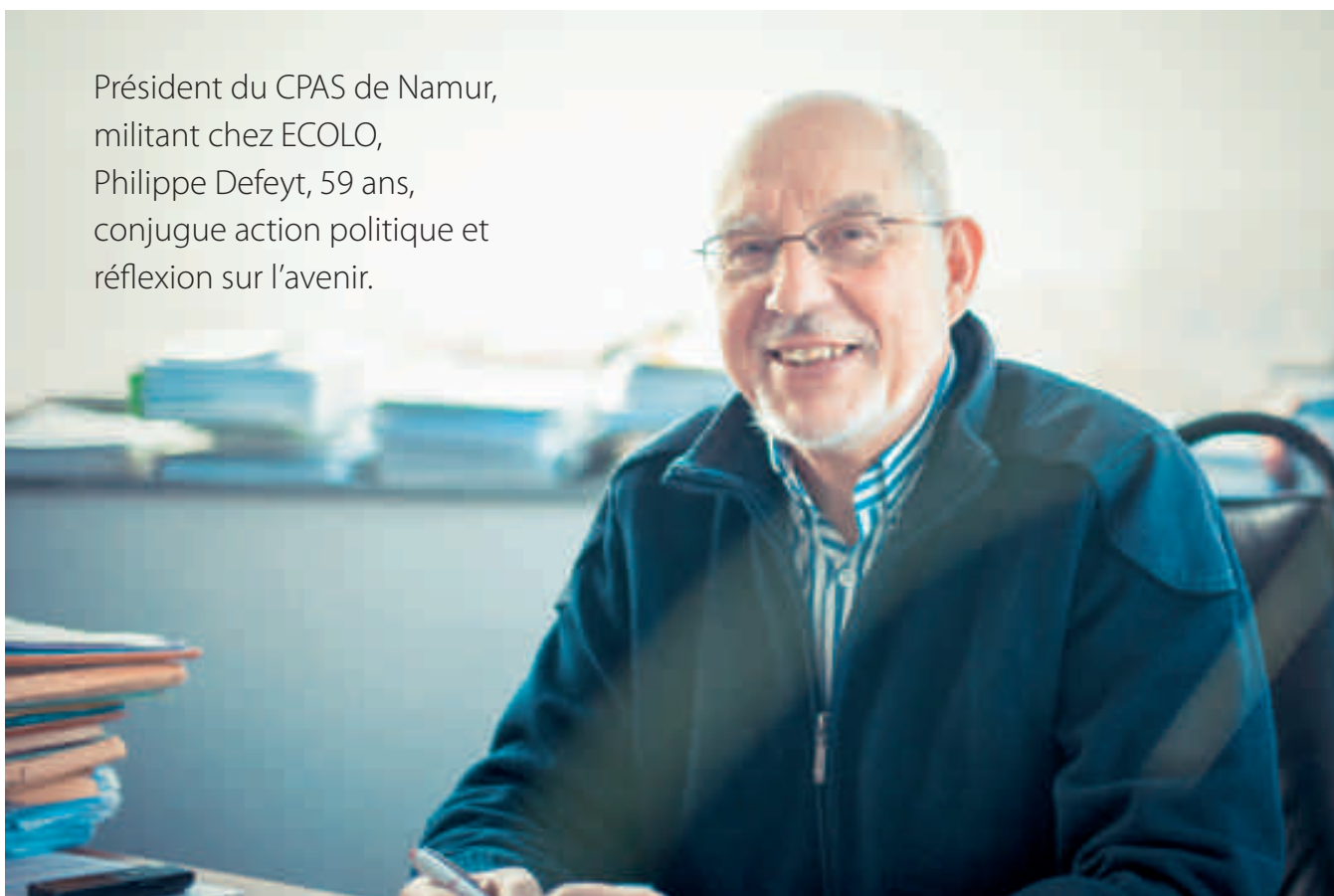


PHILIPPE DEFEYT

« La croissance sans fin, cela n'existe pas »

Président du CPAS de Namur, militant chez ECOLO, Philippe Defeyt, 59 ans, conjugue action politique et réflexion sur l'avenir.



© Olivier CALICIS

-P *lus de trente ans d'activité politique... Qu'est-ce qui explique cet engagement personnel: un tempérament particulier?*

Un milieu favorable?

– C'est vrai que j'ai un tempérament plutôt optimiste et que j'ai eu des atouts au départ: une famille qui est restée unie et

qui m'a permis de me développer. J'ai eu aussi la chance de rencontrer des gens et de vivre des événements qui m'ont marqué. Vers quinze seize ans, étant élève au collège de Malonne, chez les frères des écoles chrétiennes, un de ces frères nous a proposé de faire partie d'un groupe d'entraide pour des personnes âgées

pauvres dans le centre de Bruxelles. Nous remettions leurs logements en état les week-ends et les amenions en vacances. J'ai fait cela pendant quelques années et j'y ai découvert la pauvreté extrême. Ensuite, après mes études d'économie, j'ai eu l'occasion de partir en Inde et là, j'ai découvert l'exploitation abusive des

ressources naturelles par les chalutiers japonais qui raflaient tous les poissons du littoral au détriment de la population locale.

Il y a eu la rencontre avec Paul Lannoye, une personnalité convaincue et convaincante qui m'a amené à m'intéresser aux questions énergétiques, au nucléaire, au développement durable et à m'engager à Ecolo. Ces trois événements ont été déterminants dans ma façon de voir le monde et l'envie de contribuer au changement.

– *Vous êtes venu à l'écologie par des expériences vécues de précarité et d'injustice...*

– Pour moi, le projet écologique a dès le départ une dimension économique, sociale et environnementale. En essayant de construire le monde et de réfléchir à notre avenir, je n'ai jamais séparé ces trois dimensions qui sont imbriquées. J'ai toujours été irrité, presque choqué par ceux qui disaient à l'époque que nous ne nous occupions que des petits oiseaux.

– *Après plus de trente ans de militantisme Ecolo, quel bilan tirez-vous des actions entreprises ?*

– Je crois qu'Ecolo a permis d'accélérer des évolutions, des prises de conscience mais je reconnais qu'on n'est pas parvenu à mettre en place des remises en cause plus fondamentales qui sont incontournables si on veut tout simplement survivre sur cette terre. Un exemple : recycler les déchets, trier c'est bien mais cela ne remet pas fondamentalement en cause la manière de produire et de consommer. Ces révisions en profondeur, on n'y est pas encore. Je suis persuadé que les changements nous seront imposés par la réalité économique et environnementale.

– *Ce n'est pas décourageant de voir que les choses bougent aussi lentement ?*

– Je suis de nature plutôt optimiste. Il y a quand même des choses qui changent ici et là dans le domaine de la mobilité. On recrée des coopératives d'achats... La manière d'habiter est en train d'évoluer très fort... Ce n'est pas une révolution mais il y a de vraies évolutions. Ma crainte, c'est que les changements ne soient pas assez rapides par rapport à ce qui nous attend comme défis. La force d'inertie est extraordinaire. La croissance sert avant tout des minorités dominantes qui ont des moyens financiers et des compétences. Les plus précaires sont les premières victimes. Le système

lui-même montre que la croissance sans fin, cela n'existe pas. On a des économies qui patinent et vont continuer à patiner. On continue à s'intéresser à l'arbre qui croit sans s'intéresser à la qualité ou non des fruits qu'il produit. Nos esprits sont colonisés par cette fausse idée que si la croissance augmente, cela va aller mieux et on ne parvient pas à prendre distance par rapport à cela. Ce combat est à mener par et au sein d'Ecolo mais aussi par la société civile, le monde associatif. Les dysfonctionnements actuels sont le meilleur argument pour dire que d'autres choses sont possibles. Ce qui est plus difficile, c'est de dire comment on veut vivre ensemble demain.

– *Vivre autrement, quand on n'y est pas fondamentalement obligé, c'est difficile...*

– À titre personnel, j'ai comme chacun des contradictions. Je subis la pression sociale, l'environnement publicitaire. Il y a des contraintes. Pour certains, c'est difficile ou impossible de changer de mode de vie mais chacun est concerné et je pense que les élites ne jouent plus leur rôle. Pour l'essentiel, elles légitiment le discours ambiant, ne sont pas radicales dans l'expression et ne montrent pas l'exemple par leur comportement.

« L'important, c'est ce qu'on essaye de faire de bien au quotidien. »

– *Vous êtes depuis cinq ans président du CPAS de Namur. Quels enseignements en tirez-vous ?*

– La précarité, la pauvreté sont réelles et augmentent mais il ne faut pas se focaliser sur les seuls indicateurs monétaires. Ce qui me frappe le plus, c'est la pauvreté immatérielle de beaucoup de gens démunis dans le domaine de la connaissance, l'expression de soi, l'aptitude à se prendre en charge, la capacité à faire des choses avec d'autres, à participer à la vie économique et sociale.

– *L'activité politique, qu'en tirez-vous comme satisfaction, déception ou frustration ?*

– Il y a un coût au niveau familial. On y est moins présent que souhaité. On a peu de temps pour les activités culturelles mais c'est une satisfaction de participer

aux décisions politiques, de pouvoir les influencer. Parfois, on prend des baffes ou on les ressent comme telles mais c'est supportable si on reste soi-même. Au niveau local, le mandat de président de CPAS est pour moi passionnant. C'est un cadeau de la vie de faire ce métier.

– *Vous auriez pu rester dans la recherche en économie sans mettre les mains dans le cambouis politique...*

– Mon tempérament me porte plutôt à l'action et à la diversité mais j'aime aussi la recherche intellectuelle si elle n'est pas exclusive et qu'elle est appliquée aux questions sociales et économiques de l'heure. Avec mes imperfections et mes limites, j'essaie de contribuer à un monde meilleur. Je rate des choses de bonne ou de mauvaise foi. J'essaie de montrer qu'on peut faire de la politique autrement, qu'on n'est pas obligé de s'inscrire sur le modèle des mâles dominants.

– *Vous avez fait tout votre parcours scolaire dans l'enseignement catholique. Vous venez de ce monde-là. On vous classe dès lors comme « chrétien ». C'est un qualificatif que vous assumez ?*

– Chrétien pour les valeurs évangéliques d'ouverture, de tolérance, d'amour, on essaye... Pas facile d'aimer tout le monde. Je ne suis plus pratiquant depuis longtemps. Je trouve que cela manque de punch. Je suis assez fâché par la non-évolution de l'Église institutionnelle, ce qui est vraiment insupportable. Par exemple, le refus du mariage des prêtres. Je ne comprends pas comment on peut être à ce point aveugle sur les conséquences néfastes d'un certain dogmatisme dans une série de questions. Le point de départ est quelque chose d'extrêmement libérateur et l'institution enferme ce message. Heureusement, la plupart des chrétiens ne tiennent plus compte de ce type de magistère et c'est à la fois bien pour eux et dommage de ne plus se préoccuper de l'avenir d'une institution aussi fondamentale. L'important, pour moi, c'est ce qu'on essaye de faire de bien au quotidien, d'être en cohérence avec soi-même et avec ce qu'on pense. On n'y arrive jamais complètement mais on essaye. C'est là l'essentiel.